

encore, il y avait certaines choses à dire en leur faveur. Les tolérer, astreindre leurs membres à être utiles, ne reconnaître que des vœux annuels, était, selon lui, le meilleur *mezzo termine*, et c'est ce qu'il avait fait.

L'Empereur se plaignait de n'avoir pas eu le temps de compléter aucune de ses institutions. Aux maisons de Saint-Denis et d'Ecouen, il s'était proposé de joindre un certain nombre de chambres pour servir d'asile et d'hospice à des veuves de militaires ou à des femmes âgées, etc., etc. « Et puis, il fallait » convenir encore, ajoutait-il, qu'il était » des caractères, des imaginations de » toutes sortes; qu'on ne devrait pas » contraindre les travers mêmes, quand » ils n'étaient pas nuisibles; qu'un Empire comme la France pouvait et devait » avoir quelques hospices de fous appelés » *trapistes*. » Au sujet de ceux-ci, il faisait la remarque que s'il venait dans la pensée d'un homme d'infliger les pratiques qu'ils observent, assurément elles passeraient, et à juste titre, pour la plus abominable des tyrannies, et que pourtant elles peuvent faire les délices de celui qui se les impose volontairement..

Voilà l'homme, ses bizarreries, ou sa folie!.... Il disait qu'il avait permis les moines du Mont-Cenis; mais ceux-ci du moins, ajoutait-il, étaient utiles, très-utiles, on pourrait même dire héroïques.

L'Empereur avait dit dans son Conseil d'Etat, lors de l'organisation de l'université: « Ma pensée est que les moines seraient de beaucoup les meilleurs » corps enseignans, s'il était possible de » les maîtriser, de les soustraire à un » chef étranger. J'ai du penchant pour » eux, avait-il ajouté. J'aurais peut-être » eu la puissance de les rétablir; mais ils » me l'ont rendu impossible. Je ne fais » rien pour le clergé, qu'il ne me donne » aussitôt lieu de m'en repentir. Ce n'est » pas que je me plaigne précisément du » vieux clergé; j'en suis même assez content; mais on élève les nouveaux prêtres dans une doctrine sombre, fanatique, il n'y a rien de gallican dans le » jeune clergé.

» Je n'ai rien à dire contre les anciens, » les vieux évêques: ils se sont montrés » reconnaissans de ce que j'avais fait » pour la religion; ils ont répondu à mes » espérances.

» Le cardinal *de Boisgelin* était un
» homme d'esprit, un homme de bien,
» qui m'avait loyalement adopté.

» L'archevêque de Tours, *Barral*,
» homme de beaucoup d'instruction, et
» qui nous a fort servis dans nos diffé-
» rends avec le Pape, m'est toujours de-
» meuré fort attaché.

» Le digne cardinal *du Belloy*, le bon
» archevêque *Roquelaure*, m'affection-
» naient sincèrement.

» Je n'avais fait nulle difficulté de met-
» tre l'évêque *Beausset* au nombre des
» dignitaires de l'université, et je ne
» doute pas qu'il ne fût un de ceux qui
» s'y conduisaient le plus sincèrement
» dans mes intentions.

» Tous ces anciens évêques eurent ma
» confiance, et nul ne la trompa. Ce qu'il
» y a de singulier, c'est que ceux dont
» j'ai eu à me plaindre sont précisément
» ceux que j'avais faits moi-même; tant il
» n'est que trop vrai que l'onction sainte,
» en nous attachant au domaine du Ciel,
» ne nous délivre pas des infirmités de
» la terre, de ses travers, de ses vilénies,
» de ses turpitudes, etc., etc. »

La conversation s'est arrêtée ensuite
sur le manque de prêtres en France; sur

l'obligation de les engager à seize ans,
et la difficulté ou même l'impossibilité
d'en trouver à vingt et un, etc., etc.

L'Empereur voulait qu'on les ordon-
nât beaucoup plus tard. « C'est fort bien,
» lui répondaient les évêques, le Pape
» même; vos raisonnemens sont très-
» justes; mais si vous attendez à cet âge,
» vous n'en trouverez plus, avouaient-
» ils, et vous admettez pourtant qu'il
» vous en faut.

» Il est hors de doute, a observé l'Em-
» pereur, qu'après moi viendront d'au-
» tres principes. Peut-être verra-t-on en
» France une conscription de prêtres et
» de religieuses, comme on y voyait de
» mon temps une conscription militaire.
» Peut-être mes casernes deviendront-
» elles des couvens et des séminaires.
» Ainsi va le monde!... Pauvres nations!
» en dépit de toutes vos lumières, de
» toute votre sagesse, vous demeurez sou-
» mises aux caprices de la mode, comme
» de simples individus. »

Il était près d'une heure du matin
quand l'Empereur s'est retiré: c'était
une véritable victoire sur l'ennui, a-t-il
dit, et de grands avantages contre l'in-
sommie.

Jeudi 1^{er} Août.

Marie-Antoinette. — Mœurs de Versailles. — Anecdote. — Béverley. — Le Père de Famille de Diderot.

Le temps était épouvantable. Sur les trois heures le Grand-Maréchal est venu me chercher; j'avais précisément essayé de mettre le pied dehors, il ne m'a pas trouvé. C'étaient des Anglais qu'il avait à présenter à l'Empereur.

L'Empereur m'a fait appeler sur les cinq heures : il était de mauvaise humeur, et un peu contre moi, disait-il : la visite de ces Anglais, le mauvais temps, le manque de salon, celui d'interprète, tout l'avait contrarié.

Il lisait les Veillées du Château, qui ne pouvaient l'intéresser, observait-il, et il les a quittées pour prendre les contes de la Reine Marguerite de Navarre.

Puis il est passé à causer de Versailles : la Cour, la Reine, M^{me} Campan, le Roi, ont été les principaux objets, et il a dit beaucoup de choses dont j'ai déjà cité quelques-unes, et dont je supprime un grand nombre d'autres. Il a conclu, disant que Louis XVI eût été le plus exem-

plaire des particuliers, et qu'il avait été un fort pauvre Roi. Il a dit que la Reine eût été sans doute, dans tous les temps, l'ornement de tous les salons; mais sa légèreté, ses inconséquences, son peu de capacité, n'avaient pas peu contribué à provoquer, à précipiter la catastrophe : elle avait, disait-il, tout à fait changé les mœurs de Versailles; l'antique gravité, la sévère étiquette, se trouvaient transformées en gentillesses aisées, en vrais caquetages de boudoir. Tout homme sensé, tout homme de poids ne pouvait échapper à la mystification de jeunes courtisans, dont la disposition naturelle à la moquerie se trouvait aiguillonnée encore par les applaudissemens d'une jeune et belle souveraine.

Une anecdote des plus caractéristiques a été citée à l'appui : Un brave et digne général allemand se rend à Paris avec une recommandation spéciale pour la Reine, de la part de l'Empereur Joseph, son frère. La Reine ne croit pas lui faire de plus grande faveur que de l'admettre dans sa petite société. Il s'y trouva, comme on pense, un peu désorienté; mais on voulait le bien traiter, et l'on

se fit une loi de le faire causer. Il fut malheureux dans le choix de ses sujets et dans la nature de son débit; il parla beaucoup *de sa jument blanche et de sa jument grise*, qu'il aimait par-dessus tout. Les jeunes courtisans de le questionner malicieusement à cet égard, sur une foule de petits détails auxquels il avait la bonhomie de répondre avec importance. Enfin, l'un d'eux, pour terminer, lui demande à laquelle décidément il donnerait la préférence. « Ma » foi, . . . , répond emphatiquement le général, je dois confesser que si un jour » de bataille, je me trouvais monté sur » ma jument blanche, je crois que je n'en » descendrais pas pour monter sur ma jument grise. » Il sortit, et Dieu sait quelles gorges chaudes on en fit. La conversation ayant pris une autre direction, on discuta longuement et spirituellement sur les blondes et les brunes, et la Reine ayant demandé à quelqu'un quelle serait sa préférence; celui-ci aussitôt d'arrondir son dos, de prendre le ton solennel de l'Autrichien, et de dire : « Ma » foi, Madame, je dois confesser que si, » un jour de bataille, je me trouvais, . .

» — Assez, répondit la Reine, épargnez-nous le reste. * »

Après dîner, il nous a lu Béverlèy et le Père de Famille : celui-ci a surtout excité sa censure. Il nous semblait pitoyable. Ce qui amusait le plus l'Empereur, disait-il, c'est qu'il fût de Diderot; ce coriphée des philosophes et de l'Encyclopédie. Tout y est faux et ridicule, observait-il. L'Empereur a beaucoup discuté sur les détails, et a terminé en disant : « A quoi bon parler à un insensé dans le fort de la fièvre chaude ? »

* On me fait remarquer qu'il y a anachronisme dans la présente anecdote, laquelle se trouve dans les Mémoires de M^{me} de Molleville, au sujet d'Anne d'Autriche. D'un autre côté, d'autres personnes m'ont assuré que bien que l'anachronisme fut incontestable, cependant il était certain que l'anecdote avait dans le temps couru la capitale sur le compte de Marie-Antoinette; c'est qu'en effet il n'est que trop commun de voir une saillie, un bon mot, une anecdote caractéristique se reproduire toutes les fois que l'occasion opportune se renouvelle. Quoi qu'il en soit je n'ai pas voulu redresser ce passage du Mémoires, parce que je n'y suis que narrateur; mais je me fais un devoir de mentionner moi-même qu'il y a vraiment anachronisme.

» Ce sont des remèdes qu'il lui faut, de
 » grandes mesures, et non des argumens.
 » Qui ne sait que la seule victoire contre
 » l'amour c'est la fuite? Mentor, quand
 » il veut garantir Télémaque, le préci-
 » pite dans la mer. Ulysse, quand il veut
 » se préserver des syrènes, se fait lier,
 » après avoir bouché avec de la cire les
 » oreilles de ses compagnons, etc. »

Vendredi 2.

Historique de l'émigration à Coblentz. —
 Anecdotes, etc.

Continuation de temps épouvantable,
 pluie battante. L'Empereur ne se trou-
 vait pas bien, il se sentait les nerfs très-
 agacés.

Il m'a fait appeler pour déjeuner avec
 lui. Pendant tout le déjeuner, et long-
 temps encore après, la conversation a
 roulé de nouveau sur l'émigration. J'ai
 déjà dit qu'il m'y ramenait souvent. Il
 me questionnait aujourd'hui sur les dé-
 tails de Coblentz; notre situation, notre
 esprit, nos sociétés, notre organisation,
 nos vues, nos ressources; et à la suite
 de toutes mes réponses, il a terminé
 disant: « Voilà déjà plusieurs fois que
 » vous me dites une grande partie de ces

» choses, et cependant elles ne demeu-
 » rent pas dans ma tête, parce que vous
 » me les débitez sans ordre. Ecrivez-en
 » un petit historique régulier. Qu'auriez-
 » vous de mieux à faire ici? Et puis, mon
 » cher, cela se trouvera un morceau tout
 » fait pour votre Journal. » Cette de-
 » mande était celle de Didon à Enée, et
 j'eusse pu m'écrier aussi: *Infandum*
regina jubes... Toatefois, je fis cet his-
 torique autant que me le permettaient
 ma mémoire et mon jugement; car cela
 commençait à devenir vieux, et j'étais
 bien jeune alors. Le voici tel que je le
 lus, peu de temps après, à Napoléon.

« Sire, après la fameuse journée qui
 renversa la Bastille et mit toute la France
 en mouvement, la plupart de nos Prin-
 ces, qui se trouvaient compromis, pri-
 rent la fuite, uniquement d'abord pour
 se mettre en sûreté. Bientôt après, des
 personnes considérables et des jeunes
 gens ardens allèrent les rejoindre: les
 premiers, par les rapports qu'ils avaient
 avec eux; les autres, parce que cette
 démarche portait en soi quelque chose
 de marquant, de généreux et de pro-
 noncé. Dès qu'on se trouva un certain
 nombre, il vint à l'esprit de faire tour-

ner au profit de la politique, ce que jusque-là, le zèle et le hasard seuls avaient amené. On pensa que si, à l'aide de ces réunions, on pouvait créer une espèce de petite puissance, elle pourrait réagir avec avantage sur le dedans, qu'elle y deviendrait un levier d'insurrection, y frapperait les esprits et y généraït les mouvemens, tandis qu'au dehors, ce serait un titre ou un prétexte pour s'adresser aux puissances étrangères, et mériter leur attention. Voilà l'origine de l'émigration, et l'on assure que cette haute conception sortit du cerveau de M. de Calonne *, traversant la Suisse à la suite d'un de nos Princes qui quittait Turin pour gagner l'Allemagne.

» Le premier rassemblement se fit à Worms, sous le prince de Condé. Le plus fameux fut à Coblantz, sous les deux frères du Roi, dont l'un vint d'Italie, où il avait d'abord pris asile

* Quelqu'un qui se tient pour bien informé m'a garanti que j'étais ici tout à fait dans l'erreur, M. de Calonne n'ayant gagné l'Allemagne que lorsque la mesure de l'émigration se trouvait déjà arrêtée; ajoutant que bien loin de l'avoir créée et provoquée, il l'avait même blâmée.

auprès du roi de Sardaigne, son beau-père; et l'autre arriva par Bruxelles, en échappant à la crise qui fit Louis XVI captif à Varennes.

» Je fus de l'origine du rassemblement de Worms. Quand j'y arrivai on était à peine encore cinquante auprès du Prince. Dans toute l'effervescence de la jeunesse et la première chaleur du beau, j'accourais dans la plus innocente simplicité de cœur: un chapitre de Bayard était ma lecture, ma prière de chaque matin. Je m'attendais, en atteignant Worms, à être tout au moins saisi, embrassé par autant de frères d'armes; mais à ma grande surprise, et ce fut ma première leçon sur les hommes, au lieu de ce tendre accueil, moi et un compagnon nous nous trouvâmes tout d'abord questionnés et observés pour s'assurer que nous n'étions pas des espions; ensuite nous fûmes soigneusement étudiés sur l'intérêt, les vues et les prétentions qui pouvaient nous avoir amenés; enfin, on prit grande peine de nous prouver et de faire pressentir au Prince, ainsi qu'on le renouvelait pour chaque arrivant, que notre nombre s'accroissait beaucoup, et dépassait sans

doute déjà les places et les faveurs qu'il pouvait accorder. Mon compagnon était si choqué, qu'il me proposait de repartir immédiatement pour Paris.

» Nous, qui composions le rassemblement, dans l'intention d'être utiles ou de nous rendre importans, nous nous placions trois ou quatre, à tour de rôle, en espèce de service régulier auprès du Prince, nuit et jour; car déjà nous ne rêvions que complots et assassinats, tant nous nous regardions comme puissans et à craindre; et en descendant cette espèce de garde volontaire, nous avions l'honneur d'être admis à la table du Prince. Trois générations de Condé en faisaient l'ornement, circonstance singulière qui s'est renouvelée avec plus d'éclat à l'armée de Condé, où le grand-père combattait au centre, tandis que le fils et le petit-fils conduisaient la droite et la gauche, où ils étaient blessés, je crois, tous deux, et le même jour.

La princesse de Monaco avait suivi le prince de Condé: il l'a épousée depuis; mais dès-lors elle gouvernait déjà sa maison, et en faisait les honneurs. Nous avons pu entendre, à cette table, des convives dire et redire au Prince que

nous n'étions déjà que trop pour entrer en France; que son nom et un mouchoir blanc suffisaient; que l'étoile des Condé allait enfin reparaitre; que l'occasion était unique, qu'il fallait la saisir; et je ne garantis pas qu'on ne fût venu à bout de suggérer au Prince des vues personnelles très-élevées.

» Worms, par la nature de son rassemblement et le caractère de son chef, montra toujours plus de régularité, plus d'austérité, de discipline que Coblenz, où se faisait remarquer plus de mouvement, de luxe et de plaisir: aussi Worms fut-il appelé *le camp* et Coblenz *la ville ou la Cour*.

» La force du rassemblement donnait la mesure de l'importance de son chef, ce qui faisait que le prince de Condé ne voyait qu'avec peine qu'on lui échappât, et se le rappelait long-temps. Je n'en courus pas moins à Coblenz dès qu'il eût acquis une certaine splendeur; j'y avais des parens, des amis; et puis là se trouvaient plus de lustre, d'agitation et de grandeurs. Coblenz fut en peu de temps un foyer d'intrigues étrangères et domestiques; on pouvait y apercevoir deux partis distincts: MM. d'Avaray,

de Jaucourt et autres, étaient les confidens, les conseillers ou les ministres de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII; l'Evêque d'Arras, le comte de Vandreuil et autres, étaient ceux de Monseigneur comte d'Artois; et dès ce temps-là même, on assurait que ces princes montraient déjà assez distinctement les mêmes nuances politiques que l'on a prétendu les avoir caractérisées depuis. M. de Breteuil, fixé à Bruxelles et se disant muni de pouvoirs illimités de Louis XVI, formait un troisième parti, et venait encore compliquer nos affaires.

» M. de Calonne était notre ressource financière, et le vieux maréchal de Broglie et le maréchal de Castries, nos chefs militaires. Le brave et capable M. de Bouillé, sorti de France après l'affaire de Varennes, n'avait pu demeurer avec nous, et avait suivi le Roi Gustave III en Suède.

» Cependant l'émigration avait pris un grand caractère, grâce aux soins employés pour la propager. Des agens avaient parcouru les provinces, des avis avaient circulé dans les châteaux, sommant tout gentilhomme d'aller se joindre aux princes, pour concourir avec eux

au salut de l'autel et du trône, venger leur honneur, et recouvrer leurs droits. On avait prêché une véritable croisade, et avec d'autant plus de fruit qu'elle avait frappé sur des esprits disposés à l'entendre. Parmi tous les nobles et les privilégiés, il n'en n'était pas un seul qui ne se sentit vivement blessé par les décrets de l'Assemblée. Tous y avaient perdu ce à quoi ils tenaient davantage, depuis celui qui occupait le plus haut rang, jusqu'au plus petit hobereau; car au premier on avait enlevé son titre et ses vassaux, et le dernier avait vu insulter sa tourelle, son pigeonnier; on avait tiré sur ses lièvres. Aussi le mouvement fut aussitôt universel pour se mettre en route; on n'y pouvait manquer sous peine de déshonneur, et les femmes furent dirigées à envoyer des fuseaux à ceux qui demeureraient incertains, ou se montraient trop lents. Soit donc colère, pusillanimité ou point d'honneur, l'émigration devint une véritable maladie; l'on se précipita avec fureur hors des frontières; et ce qui ne contribua pas peu à l'accroître, c'est que les meneurs de la révolution y poussaient en secret, tout en ayant l'air de s'y oppser en public; ils déclamaient

vaguement contre elle à la tribune, il est vrai ; mais ils avaient grand soin de tenir tous les passages bien ouverts. Le zèle venait-il à se ralentir ? les déclamations devenaient plus violentes, et l'on décidait de fermer strictement les barrières. Alors ceux qui étaient demeurés en arrière se trouvaient au désespoir de n'avoir pas su profiter du moment favorable ; mais, accidentellement ou par négligence, les barrières se rouvraient de nouveau, et on s'y jetait avec empressement, pour n'être pas encore pris en défaut. C'est par ce manège adroit que l'Assemblée aidait ses ennemis à se précipiter eux-mêmes dans le gouffre.

« Les fortes têtes du parti avaient jugé, tout d'abord, qu'une telle mesure allait les désemcombrer des parties hétérogènes qui gênaient leur marche, et que les biens de tous ces bannis volontaires leur assureraient d'incalculables ressources. Les officiers croyaient faire merveille que de s'esquiver de leurs régimens, tandis que les meneurs, de leur côté, faisaient révolter leurs soldats, pour les y contraindre. Ils se délivraient par là d'ennemis qui les paralysaient, et se donnaient dans les sous-officiers, au

contraire, des coopérateurs zélés, qui devinrent des héros dans la cause nationale : ce furent eux qui fournirent les grands capitaines, et battirent toutes les vieilles troupes de l'étranger.

« Il arriva donc que Coblenz, en peu de temps, réunit tout ce que la Cour en France avait d'illustre, et ce que les provinces renfermaient de riche et de distingué. Nous étions des milliers de toutes armes, de tous uniformes, de tous rangs ; nous peuplions la ville, et avions envahi le palais. Nos réunions de chaque jour, auprès des princes, semblaient autant de fêtes splendides : c'était la Cour la plus brillante ; nos princes en étaient les vrais souverains, si bien que le pauvre électeur, fort éclipsé, s'y trouvait perdu au milieu de nous ; ce qui porta quelqu'un à lui dire un jour fort plaisamment, soit naïveté, ou finesse d'esprit, que dans toute la foule de son palais il n'y avait que lui d'étranger.

« Dans les grandes solennités, il est arrivé d'avoir des galas publics, et l'on permettait aux notables habitans de faire le tour des tables. Alors nous étions fiers de voir les gens du pays admirer la bonne mine et la tournure chevaleresque de

Monseigneur comte d'Artois; nous étions orgueilleux de savoir qu'ils rendaient hommage aux connaissances, à l'esprit de Monsieur; et il eût fallu voir avec quelle arrogance nous semblions promener, pour ainsi dire, avec nous toute l'importance, le lustre de notre monarchie, et surtout la supériorité de son chef et l'élévation de nos princes. *S. M. le Roi*, disions-nous pompeusement dans les cercles allemands, en désignant le roi de France; car c'était, ou ce devait être là, selon nous, son titre par excellence pour toute l'Europe. L'abbé Maury, que nous avons reçu d'abord avec acclamation; mais qui, par parenthèse, perdit beaucoup parmi nous en bien peu de temps, avait découvert, nous disait-il, que c'était là son droit et sa prérogative.

» Veut-on un autre exemple d'exagération? Plus tard, au plus fort de nos désastres, et notre cause tout à fait perdue, un officier supérieur autrichien, chargé de dépêches importantes pour le gouvernement de Londres, réunit à dîner quelques-uns des nôtres avec lesquels il avait eu jadis des relations sur le continent: à la fin du dîner, et très-près de toutes vérités, l'on parle poli-

tique, et il lui échappe de dire qu'à son départ de Vienne, on parlait beaucoup du mariage de Madame Royale (aujourd'hui duchesse d'Angoulême) avec l'archiduc Charles, qui dans ce moment d'ailleurs occupait fort la renommée.

« Mais c'est impossible! lui observe vivement un de ses convives français. — Et pourquoi? — Parce que ce n'est pas un mariage convenable pour Madame. — Comment! s'écrie l'Autrichien scandalisé et fatigant ses poumons, Son Altesse Royale Monseigneur l'archiduc Charles! — Pas un mariage convenable pour votre princesse! — Eh! non, Monsieur, elle ne ferait là qu'un mariage de garnison. »

» Du reste, ces hautes prétentions nous venaient de notre éducation: c'était là, à nous, notre sentiment national; et nos princes n'en étaient pas exempts. Chez nous les frères du Roi dédaignaient le titre d'Altesse Royale: ils avaient la prétention d'écrire avec le titre de frère à tous les souverains; le reste était à l'avenant; aussi n'était-ce qu'un cri en Europe contre nos manières de Versailles et les prétentions de nos princes.

» Gustave III nous disait, à Aix-la-Chapelle: « Votre Cour de Versailles

» n'était pas abordable ; sa hauteur et son
» persiflage étaient aussi par trop forts :
» quand j'y ai été, on m'y regardait à
» peine, et en la quittant j'emportai le
» brevet de *lourdaud, de ganache*.

» La duchesse de Cumberland, mariée
au frère du Roi d'Angleterre, avait à se
plaindre, dans le même temps et dans
la même ville, que la princesse de Lam-
balle ne lui accordât par les honneurs
des deux battans.

» Le vieux duc de Gloucester, à Londres,
se plaignait plus tard, pour son compte,
d'un de nos princes du sang, et disait
qu'au surplus le prince de Galles riait
beaucoup de ce que lui-même, prince
de Galles, l'appelant *Monseigneur*, notre
prince s'étudiait soigneusement à tour-
ner ses phrases de manière à ne le lui
jamais rendre.

» Toutefois, à Coblenz, dans nos
circonstances nouvelles, nos princes
daignaient altérer leurs mœurs à cet
égard, et descendre au niveau des prin-
ces étrangers. Ils se trouvaient en ce
moment auprès de l'électeur de Trèves,
prince de Saxe, frère de leur mère,
lequel, par parenthèse, nous dévorions
alors, et auquel nous avons coûté plus

tard la perte de ses États ; ils daignaient
l'appeler mon *oncle* ; lui, pouvait les
appeler mes *neveux*, et il leur disait un
jour, assure-t-on : « C'est à vos infor-
» tunes que je dois des expressions si
» tendres ; à Versailles, je n'eusse été
» pour vous que M. *l'abbé* ; il n'est pas
» sûr que vous m'eussiez reçu tous les
» jours. » Et on ajoutait qu'il disait vrai,
et que le comte de Luzace son frère, là
présent, en avait fait la triste expérience.

» Les princes passaient en général
leurs soirées dans leurs intimités parti-
culières. L'un était la plupart du temps,
chez M^{me} de Polastron, à laquelle il
portait des soins que sa constance et
ses formes ont rendus respectables. Ce
n'est pas que l'on n'essayât plusieurs
fois, mais toujours en vain, de l'en dis-
traire, tant les intrigans trouvaient peu
leur compte avec M^{me} de Polastron, qui,
douce, bonne, excellente, tout à fait
désintéressée, tenait à demeurer abso-
lument étrangère aux affaires. Son cercle
se composait d'infiniment peu de monde.
J'avais dû à une parente le bonheur d'y
être admis ; mais comme il fallait se re-
tirer avant l'arrivée du prince, je n'ai
jamais eu l'honneur de l'y voir.